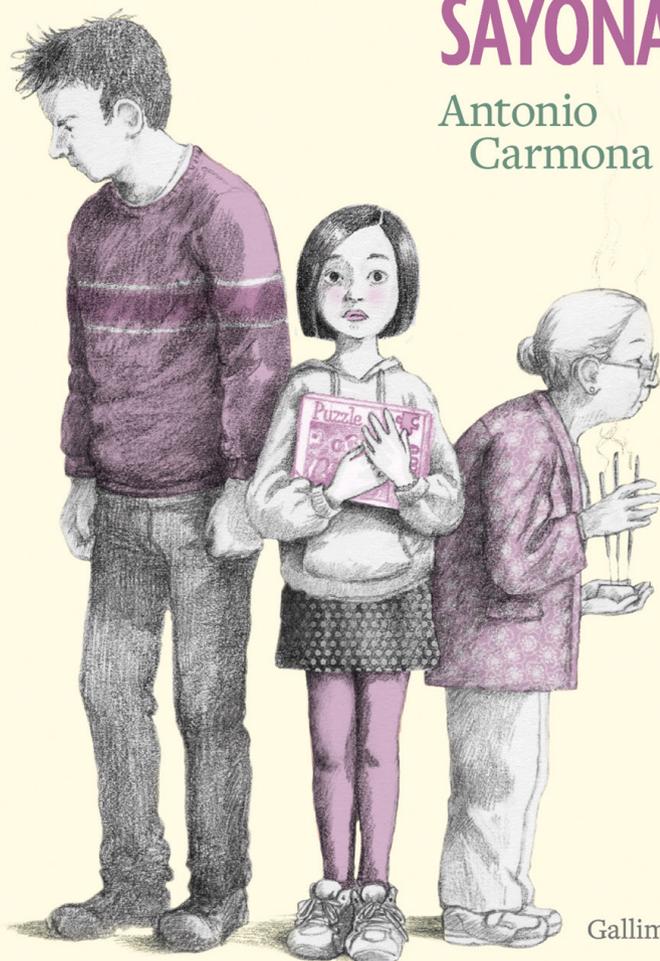


# ON NE DIT PAS SAYONARA

Antonio  
Carmona



Gallimard Jeunesse



ON  
NE  
DIT  
PAS  
SAYO-  
NARA



Antonio Carmona

ON  
NE  
DIT  
PAS  
SAYONARA

Gallimard Jeunesse

Ce texte a été écrit dans sa plus grande partie à Kyoto (Japon)  
entre avril et septembre 2022, dans le cadre d'une bourse  
de création portée par le Centre national du livre.

**GALLIMARD JEUNESSE**

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023.

*À ma mère,  
Avec qui j'ai appris mes premiers mots de japonais,  
Ichi, ni, san, yon, go...*





# 1

## La boîte de puzzle et les tombes dans le jardin

C'était la nuit, juste deux jours après le plus grand des drames.

Depuis ma chambre au premier étage, j'entendais mon père hurler comme un dératé en donnant de grands coups de pelle dans la pelouse de notre petit jardin.

Ça faisait peur, mais c'était un tout petit peu ridicule aussi, parce que la voix de mon père est plutôt grave normalement, sauf qu'en s'acharnant sur l'herbe autour de notre beau cerisier ce soir-là, c'était une succession de cris et de jurons vraiment très aigus qu'il poussait, comme une espèce de Castafiore en colère et triste...

Je me souviens que ça m'avait soulagée: il avait enfin retrouvé l'usage de la parole.

Il avait passé les dernières quarante-huit heures sans qu'aucun mot ne sorte de sa bouche après m'avoir

annoncé la chose. Comme si les quelques secondes où il avait dû articuler la nouvelle à propos de maman avaient été à ce point terribles que ça lui avait tranché la gorge pour les deux prochaines lunes.

Alors, forcément, l'entendre hurler des gros mots en poussant des cris en pyjama au milieu du jardin... quelque part, au milieu de notre désespoir... c'était rassurant.

J'avais même pensé *ouf*. Ouf, le décès de maman n'avait pas rendu papa muet.

Toujours est-il qu'au bout d'un moment les cris avaient cessé. Il avait planté la pelle dans un coin de terre molle et était rentré dans la maison. Depuis ma fenêtre, je distinguais à présent deux grands trous dans la terre autour du cerisier, celui que maman avait planté en arrivant ici. Je m'étais fait la réflexion que maman n'aurait pas été contente qu'il y ait comme deux grosses tombes autour du cerisier, parce que maman l'adorait cet arbre et que mes parents avaient été heureux de l'arroser à tour de rôle et que...

Mais voilà que mon père était revenu dans le jardin !

Il avait les bras chargés des partitions que ma mère avait composées pendant sa courte vie. Envahi d'une énergie folle, il a froissé, déchiré, réduit en miettes et en charpie les partitions de maman puis les a jetées dans la première tombe en poussant des cris de rage à rendre jalouse une chanteuse lyrique au sommet de son art.

Toutes ces feuilles pleines de musique et d'encre, il les punissait ; elles ne serviraient plus jamais : au trou !

Mon père est ensuite retourné dans la maison en

sanglotant. Je songeais que maman aurait été fâchée que ses partitions atterrisent dans une tombe au pied du cerisier, qu'elle n'aurait pas apprécié qu'elles cohabitent avec les vers de terre et les cloportes, surtout que ces partitions, maman, elle... Mon père a réapparu encore !

Il transportait cette fois des montagnes de CD, ceux que ma mère avait enregistrés. Et bien entendu, tous les CD, oui, tous, il les a balancés dans le deuxième trou.

Une fois le travail terminé, il a essuyé ses mains sur son pantalon, il a toussé, reniflé bruyamment et il a dit « bien fait ».

Après quelques secondes de silence au milieu des ténèbres, il a refermé les deux tombes en remettant de la terre par-dessus puis s'est retourné et a levé la tête.

C'est à ce moment qu'il m'a vue en train de le regarder depuis la fenêtre de ma chambre au premier étage.

Et c'est à cet instant précis que j'ai aperçu que quelque chose s'était glissé dans ses yeux.

Quelque chose qui allait le transformer et nous faire souffrir pendant des années. Une créature de la taille d'un petit serpent qui cohabiterait avec lui par l'iris.

Je n'étais pas sûre à 100% de ce que c'était, mais c'était entré en lui.

La voix de mon père (la voix grave, pas celle de la Castafiore hystérique) m'avait interpellée depuis le jardin :

- Élise ?
- Papa ?

Il y a eu un petit silence embarrassé jusqu'à ce que mon père hasarde :

– Tu dors pas ?

Est-ce qu'on peut dormir en regardant son père creuser des tombes dans son jardin ?

Est-ce qu'on peut dormir quand on l'entend pousser des cris stridents de rage et de peine alors qu'on l'a toujours connu la voix grave et posée ? Est-ce qu'on peut dormir quand le dernier qui nous reste perd ses mots quarante-huit heures après nous avoir annoncé le plus terrible des drames ?

– J'arrive, Élise, attends.

Le temps qu'il monte dans ma chambre, je m'étais dit que papa avait définitivement retrouvé l'usage de la parole et j'étais un peu plus soulagée. Soulagée mais inquiète à cause de cette chose qui était à l'intérieur de lui.

Quand mon père m'avait fait face dans mon antre, il y avait de la terre sur ses pantoufles, sur ses joues et dans ses cheveux. Il tenait une boîte entre les mains.

– C'est pour toi... C'est... c'est ta mère... elle... elle voulait te l'offrir avant...

Mon père s'était interrompu. Une larme avait coulé en laissant une petite traînée de boue sur sa joue.

J'avais regardé la traînée de boue puis j'avais pris la boîte.

C'était une boîte de puzzle, cent pièces. Des poissons-clowns.

– Merci, j'avais dit, ensuite je m'étais tue.

On s'était focalisés tous les deux sur la boîte de puzzle sans trop savoir quoi faire. Finalement, j'avais demandé :

– Papa, pourquoi est-ce que tu as jeté les partitions et les CD de musique de maman dans...

– On n’en parle pas, Élise.

Ce ton si dur, cette voix inanimée, ce n’était pas mon père. C’était la chose à l’intérieur de ses yeux qui avait prononcé la phrase.

Cachée sous sa paupière droite, loin derrière sa pupille autrefois tendre, j’en étais certaine désormais, une créature prenait possession de lui.

Ça m’avait fait peur. Alors j’avais répondu :

– Oui, papa.

– Super, ma grande. Va te coucher maintenant, s’il te plaît.

Mon père m’avait serrée dans ses bras ; c’était crispé, mais j’avais senti qu’il éprouvait encore de l’amour pour moi. J’ai pris ce qu’il avait à donner.

Papa était ensuite sorti de ma chambre en me laissant avec la boîte de puzzle de cent pièces entre les mains et le milliard de questions dans ma tête.

En tenant ce qui resterait pour toujours le dernier cadeau de ma mère, je venais de réaliser une évidence sans nom : mon monde entier avait volé en éclats.

Alors cette nuit-là je me suis promis d’assembler chaque jour les morceaux à l’intérieur de la boîte.





## 2

### Les règles ont commencé quand j'avais huit ans...

Une dizaine de jours après notre fin du monde, j'ai comme eu besoin de poser une question à mon père.

C'était il y a quatre ans. J'en avais huit à l'époque.

En vérité, ce n'était pas *une* question, c'était LA question, LA question qui était partout autour de moi depuis que maman n'était plus.

J'ai toujours été une petite fille avec des tonnes de questions dans la tête et, du temps où elle n'était pas décédée, maman me répétait que les questions étaient mieux à l'extérieur que dedans.

Alors, comme au bon vieux temps, LA question je l'ai posée. De but en blanc au petit déjeuner, à mon père pendant qu'il tournait le lait cacaoté.

Et ça a tout fait capoter.

Il a failli pleurer, mais le mot «maman» associé aux larmes qui voulaient monter a aussitôt réveillé la créature dans ses yeux.

En moins de deux elle a pris le contrôle et a recouvert sa peau d'une armure en granit. Une espèce de rocher glacé qui l'a déconnecté du monde. C'était la première fois que ça se produisait, mais ça ne serait pas la dernière.

Je voyais mon père être avalé par l'armure fabriquée par la chose: ses yeux s'éteignaient, il ne remuait plus le lait, l'armure le comprimait si fort, à vouloir l'étouffer. Le lait continuait de bouillir dans la casserole, papa se débattait. Il poussait des grognements, des petits cris d'émotion contenue pour trouver de l'air, mais la créature était trop forte. Le vent avait soudain fait claquer les volets de la cuisine, je m'étais dit que c'était ma mère qui m'envoyait un signal, qu'elle me demandait de le faire revenir, que je n'avais pas le droit de le perdre lui aussi, que je devais agir, vite, maintenant! D'instinct j'avais crié:

– Le lait déborde!

Papa avait coupé le gaz, inspiré un grand coup et s'était tourné vers moi. Il était revenu.

Sans rien dire, il avait versé le lait dans mon bol.

Il s'était ensuite assis à la table les yeux rouges, et on avait avalé notre petit déjeuner dans la cuisine sombre.

Après quelques minutes de silence, il a finalement instauré ce qui serait la première règle de nos vies:

– Élise, je ne veux plus que tu me poses cette question, s'il te plaît. C'est une règle, d'accord? On n'en parle plus jusqu'à ce qu'on décide d'en parler. Promis?

Je ne voulais pas que mon père capote. Ni faire déborder le lait.

J'ai promis.

J'ai promis de taire LA question jusqu'à ce qu'on décide d'en parler.

Ça fait quatre ans que la promesse tient.

Depuis, papa a inventé des tas de règles. Sans doute dictées discrètement à l'oreille par la créature qui a pris possession de lui. Ces règles n'ont qu'un seul but : faire disparaître ma mère intégralement. La pousser loin en dehors de notre maison et de nos souvenirs. Elle, et le pays qui l'avait vue naître, le Japon.

Règle numéro 3 : interdiction de reparler japonais.

Règle numéro 4 : interdiction de manger des ramens, des sushis, des gyozas, des crevettes en friture et des mochis glacés.

Règle numéro 5 : interdiction de lire des mangas ou de regarder des animés.

Règle numéro 6 : interdiction d'enlever nos chaussures dans l'entrée...

Et il y en a eu encore... De plus en plus absurdes.

Mon père exagérait... Mon père exagérait et je le savais, mais c'était mon père...

Il y avait une chose qui restait invariablement japonaise dans la maison, une chose que la créature n'avait pas eu suffisamment d'emprise pour interdire. Une chose que mon père aimait malgré tout et qui résistait au diktat de ce serpent dans les yeux.

Moi.

Moi qui étais moitié-moitié.

Car, même à huit ans déjà, je ressemblais trait pour trait à ma mère. Son portrait craché comme on dit.

Mon père est français, ma mère est japonaise, mais dans le méli-mélo du mélange qu'ils ont fait, à la répartition des ressemblances, c'est maman qui a gagné.

J'avais compris que pour aider mon père à garder le contrôle contre la chose il fallait que je fasse des efforts.

Faire de mon mieux pour avoir l'air d'une vraie Française.

Faire de mon mieux pour taire cet aspect de moi qui lui rappelait maman.

Je devais convaincre le monde que j'étais une Française pure souche qui n'avait rien de japonais.

Ce serait un travail de longue haleine, mais j'y arriverais.

Il y a une règle que j'ai oublié de mentionner, c'est la règle numéro 2.

– Interdit d'entrer dans la chambre au piano... Crois-moi, Élise, il y a des portes qu'il vaut mieux laisser fermées à clef. Et puis, de toute façon j'ai jamais aimé cet instrument, moi.

Le décès de maman avait fait de papa un grand menteur. Surtout face à lui-même, un vrai champion.

Parce que la vérité vraie c'est que le piano a toujours été son instrument préféré.



### 3

## La légende du facteur et de la pianiste

La légende raconte que mon père et ma mère ont fait l'amour sous un piano la première fois.

Mon père était parti en vacances à Kyoto, c'était un jeune Français d'une vingtaine d'années qui s'était offert son premier voyage à l'autre bout du monde. Il avait le cœur chargé d'un désir fou: trouver une figurine collector d'un combat entre *Son Goku* et *Végéta*\* dans les boutiques spécialisées du pays.

Ma mère habitait au nord de la même ville, c'était une jeune pianiste japonaise du même âge au regard tourné vers l'horizon: elle rêvait de manger des îles flottantes loin de l'archipel qui l'avait vue naître.

C'est le destin qui a forcé leur rencontre puisque mon

---

\* Son Goku et Végéta sont les personnages emblématiques du manga *Dragon Ball* qui a été adapté en animé. Maman m'avait d'ailleurs appris la chanson du générique de la saison 1 en japonais pour qu'on puisse la chanter à papa le jour de son anniversaire. Je crois que ça le rendait encore plus heureux que de recevoir des cadeaux à l'époque.

père avait loué par hasard une petite chambre d'hôtel avec vue sur la chambre de ma mère.

La légende raconte que ma mère composait chaque matin sur son instrument la fenêtre ouverte. Elle croyait dur comme fer qu'un jour, un producteur américain de passage serait envoûté par les mélodies qui s'en échappaient et qu'il lui proposerait un aller simple pour Hollywood ou Broadway.

Malheureusement, le piano sonnait faux ce jour-là. Ce n'était pas la faute de ma mère (elle ne jouait jamais faux, mes deux parents s'accordaient sur ce point), c'était la faute du piano.

Maman me répétait souvent que les pianos étaient des instruments capricieux. Un coup de chaud, un peu d'humidité dans l'air, les mêmes touches frappées à répétition : les cordes vocales de l'instrument avaient craqué en ce milieu d'été.

La légende raconte que mon père avait ouvert sa propre fenêtre à cet instant quand soudain, horreur ! Il avait couvert ses oreilles de ses mains et fait une grimace de dégoût en entendant le son discordant de l'instrument d'en face.

Depuis sa propre fenêtre, ma mère avait vu la grimace de l'étranger, parce que le visage ainsi crispé de mon père était laid à faire peur, elle avait grimacé à son tour et c'est sous le jour de leurs grimaces respectives que mes parents ont échangé leurs premiers regards.

Il y a eu un silence gêné durant lequel ma mère, mon père et le piano se sont tus...

Finalement, ma mère, qui ne voulait surtout pas qu'un potentiel producteur américain puisse imaginer

qu'elle soit à l'origine de ce son fallacieux, avait brisé le silence d'une longue tirade pleine de justifications et de détails techniques, qui accusait les températures estivales, le grand âge de l'instrument, la qualité du bois et cetera, etc., le tout dans un japonais extrêmement formel évidemment.

Mon père (dont la maîtrise du japonais se limitait alors à *arigatô* et *konnichiwa*) avait grimacé encore plus fort pour montrer son incompréhension. Dans un anglais cabossé et maladroit, il avait proposé de venir réparer l'instrument. Il venait d'obtenir son diplôme d'accordeur de piano (on appelle ce métier un facteur de piano) et si elle avait quelques outils et un peu de temps, en deux ou trois mouvements ce serait réglé; c'est ce qu'il avait dit en anglais.

Ma mère avait entendu les mots en anglais, elle n'avait rien compris, mais avait évidemment pensé que c'était le jeune assistant un peu stupide et laid du grand producteur américain qui venait l'engager. Prise d'une bouffée de joie fébrile, elle avait hurlé un *Yes I do!* flamboyant qui avait fait trembler la terre sous ses pieds.

La légende raconte que quelques minutes plus tard, mon père et ma mère se sont retrouvés autour du piano.

Très vite leurs déceptions se sont rencontrées: il n'était pas au service d'un producteur américain. Elle n'avait pas les outils adéquats.

Ce qui signifiait qu'elle ne quitterait pas son archipel en première classe ou en jet privé; ce qui voulait dire qu'il lui faudrait bien plus que deux trois mouvements pour régler l'affaire.

Je ne vais pas m'étendre sur la réparation fastidieuse de l'instrument, mais ce qu'il faut retenir c'est qu'ils ont ri plusieurs fois ce premier matin.

Le fait qu'ils ne connaissent pas la langue de l'autre et qu'ils partagent les mêmes approximations en anglais les obligeait à déployer des trésors d'imagination pour se faire comprendre.

Ils gesticulaient, se servaient de petits objets comme marionnettes, grossissaient les traits de leurs visages, poussaient de grandes onomatopées. Sans qu'ils s'en rendent compte, une animalerie un peu foldingue se propageait dans l'air. Tout devenait joie, jeux ; tout était une merveilleuse énigme insoluble à déchiffrer... Et les rires bien sûr, les rires étaient un langage universel.

Avec toute cette animalité forcément, il y a eu quelque chose d'électrique et, une fois le piano accordé, leurs langues se sont mélangées et leurs vêtements sont tombés : plus aucune frontière entre les deux.

La légende raconte enfin que mon père s'est mis à jouer du piano juste après l'amour, pour vérifier que le travail avait été fait correctement.

Le piano sonnait divinement bien, personne n'a grimacé.

Sur un accord en *ré* mineur, maman a trouvé que le visage de ce Français paumé était beau tout compte fait. Papa interprétait un morceau facile, un truc de facteur de piano : *Lettre à Élise*.

Et cinq ans plus tard, je suis née, moi, Élise.

## LA LÉGENDE DU FACTEUR ET DE LA PIANISTE

Et huit ans plus tard, ma mère décède et mon père enterre ses partitions dans le jardin.

Et quatre ans plus tard, me voilà capable d'assembler des puzzles de mille pièces en six heures à peine. Ça sera peut-être ça, ma légende à moi.

# *On ne dit pas Sayonara*

Antonio Carmona



Interdiction d'entrer dans la chambre au piano.  
Interdiction de parler japonais. Interdiction de lire  
des mangas ou de regarder des animés. Et bien sûr,  
interdiction de parler de maman et de son pays  
d'origine ...

Depuis la mort de la mère d'Élise, son père a imposé  
des règles impitoyables à la maison. Il barricade sa  
tristesse. Heureusement, au collège il y a l'extrava-  
gante Stella, avec son visage qui passe par toutes  
les lettres de l'alphabet. Et quand mamie Sonoka  
débarque du Japon, c'est le début d'une révolution.  
Mais Élise osera-t-elle enfin poser LA question  
interdite ?

*Pur délice de délicatesse et de drôlerie, un roman  
familial infiniment touchant, qui remporte en 2023  
le Concours du premier roman organisé par Galli-  
mard Jeunesse, Télérama et RTL.*

Cette édition électronique du livre  
*On ne dit pas Sayonara*  
d'Antonio Carmona  
a été réalisée le 21 novembre 2023  
par Françoise Pham et Melissa Luciani  
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).  
(ISBN: 978-2-07-519725-0 – Numéro d'édition: 612300).

Code produit: U59100 – ISBN: 978-2-07-519728-1  
Numéro d'édition: 612303

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.